

1900

by SP



Juin 2025

En couverture:
Adrien Moreau-Néret
Harmonie

Sélection d'oeuvres présentée par

1900

by SP

www.1900sp.com

Salon du livre rare et des arts graphiques

Carreau du Temple

12 - 15 juin 2025

Stand D18

AVANT-PROPOS

Les notices de ce catalogue ont été rédigées par :

- Dominique Lobstein (notices signées DL), à qui nous adressons nos plus vifs remerciement,
- Stéphanie Prenant (notices signées SP).

Nous remercions également Léane Lecanu pour son aide précieuse dans les recherches et dans la préparation de cette exposition.

TABLE DES MATIÈRES

Albert BESNARD, <i>Un martyr</i>	p. 4
Marie-Paule CARPENTIER, <i>Les Pins</i>	p. 6
Eugène CHARVOT, <i>Paysanne brûlant des herbes, au crépuscule</i>	p. 8
Léon COMERRE, <i>Juliette et sa servante et Juliette au balcon</i>	p. 10
Julia H. CREAMER, <i>La Toque de plume</i>	p. 12
Jean GEOFFROY, dit GÉO, <i>Ronde d'enfants</i>	p. 14
Josef GISELA, <i>Chez l'herboriste</i>	p. 16
Henri HARPIGNIES, <i>Promeneur sur les hauteurs de Cannes</i>	p. 18
Henri LE SIDANER, <i>Paysage symboliste</i>	p. 20
Edgard MAXENCE, <i>Portrait de femme</i>	p. 22
Adrien MOREAU-NÉRET, <i>Harmonie</i>	p. 24
Olof THUNMAN, <i>La Ferme dans la plaine</i>	p. 26

Albert BESNARD

(Paris, 1849 - Paris, 1934)

Un martyr

1883

Eau-forte, 3e état sur 3

39x29,5 cm à vue / 50x40 cm encadrée

Signée en bas à droite dans la marge

Rousseurs et plis

Références: Coppier n°9, Delteil n°12

Albert Besnard, fils d'un peintre et d'une miniaturiste, naît à Paris, le 2 juin 1849. Il poursuit la tradition familiale et se forme auprès du peintre Jean-François Brémond avant d'entrer à l'École impériale des Beaux-Arts, en 1866. Ses maîtres sont Sébastien Cornu et Alexandre Cabanel jusqu'à sa réussite au Prix de Rome de peinture de 1874.

Avant cette date, il s'est déjà formé à la gravure. Sa première planche, *Muse*, date de 1872, la cent-quatre-vingt-dix-neuvième et dernière sera imprimée en 1925, presque dix ans avant sa disparition, le 4 décembre 1934.

Dans le premier catalogue de l'œuvre gravée de Besnard par André-Charles Coppier (Paris, Berger-Levrault, 1920, p. 14), la planche erronément titrée *Une martyre*, signée et datée de 1883, est ainsi décrite : « Une sainte femme vient de recueillir, pieusement, dans ses voiles, le chef sanglant d'un martyr, qu'on vient de supplicier à l'orée d'un bois. Son corps, ruisselant, est étendu, à l'arrière-plan, sur le sol incliné où poussent quelques jeunes arbres. Le bourreau et son aide s'éloignent, à droite, la hache sur l'épaule, au bord du cadre. » Ce tirage correspond au troisième état.

L'auréole du martyr est celle d'un saint, la femme, aux yeux ardents, ne semble pas être une sainte femme, ceci permet de penser que Besnard proposait là une vision de l'histoire de Salomé et de Saint Jean-Baptiste en pleine nature, probable hommage à la *Décollation de Saint-Jean Baptiste* (Londres, National Gallery) de Pierre Puvis de Chavannes, du Salon de 1870.

DL



Marie-Paule CARPENTIER

(Paris, 1876 – Saint-Cloud, 1915)

Les Pins

Dessin aquarellé sur papier

54,5x30 cm à vue / 61x37 cm encadré

Signée en bas à gauche « MARIE-PAULE CARPENTIER »

Peintre, aquarelliste et pastelliste, Marie-Paule Carpentier débute sa carrière artistique au Salon en 1894 en se présentant dans le livret comme élève de sa sœur aînée, Madeleine. Elle ajoute par la suite pour professeurs deux peintres renommés : Luc-Olivier Merson et Raphaël Collin.

Artiste prolifique, elle expose avec la Société des artistes français, la Société nationale des beaux-arts, les Indépendants, le Salon d'Automne, les Aquarellistes... Sa production se concentre principalement sur le paysage, bien qu'elle aborde aussi, de manière plus ponctuelle, le nu féminin. Elle puise son inspiration au château de Versailles, en Bretagne, en Alsace ou à Arcachon, mais expose également des vues non situées, dont de nombreuses études d'arbres.

« Éprise des forêts et des parcs, Marie-Paule Carpentier a étudié l'arbre comme un portraitiste, digne de ce nom, étudie un visage » écrit d'ailleurs Édouard Sarradin dans la préface du catalogue de son exposition posthume à la galerie Georges Petit[1].

Le dessin aquarellé présenté est typique de sa manière de travailler, avec l'emploi du crayon noir pour définir les formes, suivi d'une mise en couleur à l'aquarelle. Le choix du cadrage, avec les deux pins partiellement tronqués au premier plan, et le format en kakemono témoignent de l'influence du japonisme pour cette composition rendant hommage à la nature.

[1] Edouard Sarradin, « Notes d'art. L'exposition Marie-Paule Carpentier », *Journal des débats politiques et littéraires*, 31 janvier 1917, p. 2.



Eugène CHARVOT

(Moulins, 1847 - Paris, 1924)

Paysanne brûlant des herbes, au crépuscule

Vers 1905

Eau-forte aquarellée sur papier

13,5x13,5 cm à vue/ 21,1x24,1 cm encadrée

Signée en partie inférieure dans la planche « Charvot »

Sur Eugène Charvot, les principales informations disponibles proviennent des recherches de Susan Gallo pour le Cummer Museum de Jacksonville (Floride). Suite à la donation de sa fille, ce musée conserve en effet un fonds important, comprenant 221 œuvres de l'artiste ainsi que des archives familiales.

Élève de Léon Bonnat et Félix Giacomotti, Eugène Charvot mène une double carrière de médecin militaire et d'artiste. Il débute au Salon en 1876 et y expose des peintures de paysages du Bourbonnais, de la banlieue parisienne, puis de Tunisie au gré de ses déplacements dans le cadre de ses fonctions de médecin de l'armée.

À partir du tournant du siècle, il se tourne vers la gravure, se passionnant tout particulièrement pour l'eau-forte. Au Salon des artistes français de 1905, il présente une eau-forte originale intitulée *Paysanne brûlant des herbes, au crépuscule* dont la composition, connue également par un dessin, présente une jeune paysanne coiffée d'un fichu, assise sur une botte de foin en train de brûler des herbes, sur fond de chaumières et de ciel nuageux. Le modèle est sa belle-fille Gabrielle, qui figure dans plusieurs œuvres gravées par l'artiste au début du XX^e siècle[1]. Notre version en est une variation réduite en tondo et mise en couleur par l'artiste à l'aquarelle. Ceci est caractéristique de sa production, plusieurs de ses eaux-fortes ayant donné lieu à des déclinaisons avec des rehauts de pointe sèche ou d'aquarelle.

[1] Conférence en ligne sur Eugène Charvot par Susan Gallo disponible sur Youtube.



Léon COMERRE

(Trélon, 1850 - Paris, 1916)

Juliette et sa servante et Juliette au balcon

Paire de dessins à la mine de plomb, encre, aquarelle et gouache
23,5x10,5 cm et 25x14 cm respectivement / 33,6x41,6 cm encadrés

Signature en bas à droite de *Juliette et sa servante*

Historique: Succession de Madame Lion-Comerre (Petite-fille du peintre Léon Comerre), Atelier du peintre Léon Comerre (1850-1916), Drouot, février 2003, lot n°196 bis

Ces deux dessins de Léon Comerre sont à relier à la célèbre tragédie de William Shakespeare *Roméo et Juliette*, comme le révèlent les titres inscrits au dos des feuilles : *Juliette et sa servante* et *Juliette au balcon*. Ils figurent deux moments clés dans le destin de la jeune héroïne : tout d'abord les préparatifs, avec sa nourrice, pour le bal donné par sa famille à l'occasion de ses 14 ans, puis sur son balcon, dans la fameuse scène où, se croyant seule, elle exprime son amour pour Roméo et l'entend lui déclarer le sien en retour.

Formé à Lille puis à l'École des beaux-arts dans l'atelier d'Alexandre Cabanel, Léon Comerre obtient le Grand Prix de Rome de peinture en 1875 et mène par la suite une très belle carrière officielle, s'illustrant tout particulièrement en tant que peintre d'histoire et portraitiste. Il est aussi un décorateur apprécié, auteur en 1890 pour le foyer du théâtre de l'Odéon de deux panneaux décoratifs représentant Phèdre et Célimène. Il est enfin parfois illustrateur, par exemple pour une poésie des *Châtiments* dans l'édition nationale de Victor Hugo.

Nous n'avons toutefois pas pu relier nos dessins à un décor, une édition de la tragédie de Shakespeare ou un programme de théâtre ou d'opéra ; il semblerait donc qu'il s'agisse de projets n'ayant pas donné lieu à une commande. Ils témoignent toutefois des qualités de dessinateur et de coloriste de Léon Comerre, qui dépeint les émotions des personnages en quelques traits subtilement rehaussés de couleurs délicates.

SP



Julia H. CREAMER

(Londres, fin XIXe s. – ?)

La Toque de plume

Vers 1908

Aquarelle sur papier

51,5x29,5 cm à vue / 61,5x39,5 cm encadrée

Cadre en frêne de Hongrie

Exposition: Salon de la Société nationale des beaux-arts, 1908, n°1309

Cette aquarelle aux teintes délicates figurant une jeune élégante en train de se contempler dans un miroir est l'œuvre d'une artiste femme d'origine anglaise, Julia Creamer. Peu d'éléments sont aujourd'hui connus à son sujet si ce n'est qu'elle expose des aquarelles et des pastels à Paris, au Salon de la Société nationale des beaux-arts, durant quatre années de suite, entre 1906 et 1909. Aux catalogues ne figure malheureusement aucun nom de professeur mais l'adresse indiquée est à Londres, ville natale de l'artiste où celle-ci a vraisemblablement été formée et où elle a également exposé à plusieurs reprises, de 1900 jusqu'en 1915 au moins.

Les étiquettes et la lettre conservées au dos de l'aquarelle indiquent que celle-ci a été exposée au Salon de 1908 sous le numéro 1309 et le titre *La toque de plume*. La coiffe du modèle est, en effet, au centre de l'attention, se distinguant par l'emploi de teintes assez vives de bleu et d'émeraude qui contrastent avec le reste du portrait, réalisé dans des coloris pastel.

Dans sa lettre datée du 17 mai, alors que le Salon est encore ouvert aux visiteurs, Julia Creamer remercie son correspondant, en français, pour l'achat de son aquarelle. Elle l'informe également que s'il désire qu'elle la signe, cela nécessitera de renvoyer l'œuvre à Londres, s'inquiétant des frais de transport. L'acquéreur n'a pas donné suite, jugeant sans doute que le cartel apposé sur le cadre et les documents collés au dos suffiraient à attester de son origine.

SP



Jean GEOFFROY, dit GÉO

(Marennes (Charente-Maritime), 1853 - Paris, 1924)

Ronde d'enfants

Crayon sur papier

10x15 cm à vue / 21x26 cm encadré

Signé en bas à droite « Geo »

Petite déchirure en haut à gauche, plis et tâches



Né le 1^{er} mars 1853, à Marennes (Charente-Maritime), Henri Jules Jean Geoffroy, très tôt séparé de ses parents, arrive à Paris, en 1870. Il se forme dans une école municipale de dessin auprès du modeste Eugène Levasseur, qu'il citera tout au long de sa vie comme son principal mentor. En 1874, son nom figure au livret du Salon, mais il faut attendre 1877 pour le retrouver sous le nom de jeune fille de sa mère, Dickinson, avant qu'il ne reprenne, en 1878, sa véritable identité et que sa présence à l'exposition devienne régulière dans les sections Peinture et Dessin.

D'emblée, les enfants et l'école que la nouvelle République promet, occupent une place de choix dans son œuvre, peintures, dessins mais aussi illustrations. À ces sujets s'ajoute bientôt le triste sort que la société réserve aux plus démunis, des *Infortunés* (disparu) du Salon de 1883 à *L'Asile de nuit* (Niort, musée Bernard d'Agesci), de 1891.

À partir de 1895, le livret du Salon indique que Geoffroy habite rue des Lilas, à Belleville. Le quartier et sa population enfantine, son marché et son dispensaire, dit de « La Goutte de lait », deviennent, très vite, des sujets récurrents de ses œuvres. Vers 1903, apparaît le béret à pompon qu'on retrouve ici sur la tête du petit garçon, au centre, qui mène la danse entre deux fillettes. L'arrière-plan de ce dessin, qui se retrouve dans *Les Poissons rouges* (Collection particulière) du Salon de 1914, nous assure du lieu de l'action, le boulevard de Belleville, et permet d'envisager un dessin du début des années 1910.

DL

Josef GISELA

(Vienne (Autriche), 1851 - Vienne (Autriche), 1899)

Chez l'herboriste

Fusain sur papier

30,6x24,6 cm à vue / 45,6x39,6 cm encadré

Monogrammé JG en bas à gauche (partiellement effacé), tampon de la vente après décès « Nachlass J. Gisela » en bas à droite

Peintre autrichien, Josef Gisela étudie à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne de 1868 à 1879, avant de devenir membre de la Société des Beaux-Arts de Vienne en 1888. Spécialisé dans les scènes de genre, il s'attache tout particulièrement à représenter les femmes dans leur quotidien. Ce dessin illustre parfaitement son talent pour capter la vivacité de leurs échanges et restituer avec justesse la dynamique de leurs interactions.

Il s'agit d'une étude préparatoire pour le tableau intitulé *Bei der Dürrkraütlerin* (*Chez l'herboriste*), dont nous ne connaissons l'existence que par une reproduction ancienne[1]. La description qui l'accompagne nous éclaire sur la scène, qui se déroule dans la boutique d'une marchande d'herbes séchées et de potions diverses.

Derrière son comptoir, sous un rapace empaillé suspendu tel un funeste présage, l'herboriste tend une fiole contenant un philtre d'amour à une jeune femme élégamment vêtue, assise à droite de la composition. Celle-ci a le regard tourné vers une autre femme, à gauche, dont le tablier noué autour de la taille et le panier rempli de victuailles trahissent la condition plus modeste. L'index levé et le sourira aux lèvres, cette dernière paraît lui prodiguer des conseils – voire, peut-être, l'alerter sur les conséquences de ses choix.

[1] Cette reproduction, vraisemblablement tirée d'un catalogue d'exposition ou de vente, est visible sur le site internet de la Galerie nationale hongroise :

https://en.mandadb.hu/dokumentum/725415/img_20160216_0033.jpg



Henri HARPIGNIES

(Valenciennes, 1819 – Saint-Privé (Yonne), 1916)

Promeneur sur les hauteurs de Cannes

1896

Lavis d'encre sur papier

9x15 cm / 25,5x31,3 cm encadré

Signé, situé et daté en bas à gauche « h harpignies. 96. Cannes »



Peintre paysagiste originaire de Valenciennes formé auprès du paysagiste Jean-Alexis Achard, Henri Harpignies connaît une longue carrière, féconde et couronnée de succès, lui valant le surnom par Anatole France de « Michel-Ange des arbres ».

Il est tout particulièrement habile dans les paysages de petit format au lavis d'encre, dont il se fait une spécialité. Ces petits camaïeux de gris lui permettent de mettre en pratique l'un de ses conseils : « Sachez le bien... et surtout ne l'oubliez pas, que dans la peinture il n'y a *rien rien rien rien rien* sans l'étude du *dessin* et des valeurs, surtout ne l'oubliez pas ! »[1]. Et en effet, en développant une gamme de gris couvrant toutes les nuances du blanc au noir, il parvient à l'aide de l'encre de Chine à retranscrire la luminosité et l'atmosphère singulières des lieux dont il s'est imprégné.

L'artiste prend l'habitude à partir du milieu des années 1880 de passer le début de l'année sur la Côte d'Azur. En janvier 1896, il séjourne à Cannes, où il réalise plusieurs de ses petits formats caractéristiques[2]. Sur celui-ci, il représente un promeneur solitaire sur les hauteurs de Cannes encore sauvages, nous laissant un témoignage de sa topographie avant le développement, au XXe siècle, du tourisme de masse et de l'immobilier.

[1] L.A.S. à M. Furé (?), janvier 1906.

[2] L'un d'entre eux, de format identique, représentant un pont enjambant un petit ruisseau, a fait partie de la collection de M. Lacroix dispersée à Drouot le 12 avril 1902.

SP

Henri LE SIDANER

(Port-Louis (Ile Maurice), 1862 - Paris, 1939)

Paysage symboliste

Fusain sur papier

19x12,8 cm / 37,2x30,7cm encadré

Signée en bas à gauche « LE SIDANER »

Provenance: descendance de l'artiste

Henri Eugène Augustin Le Sidaner, célèbre pour ses multiples évocations de sa maison et de son jardin de Gerberoy, dans l'Oise, a aussi été un voyageur assidu. Son existence est scandée, à partir du début des années 1890, de multiples déplacements. Et si son nom se retrouve régulièrement dans les livrets des expositions parisiennes et sur les cimaises de la galerie Georges Petit, de 1895 à 1933, il est aussi présent dans des manifestations étrangères ainsi à celle de la Libre Esthétique de Bruxelles, en 1898.

De la Belgique et d'un long séjour à Bruges, Le Sidaner va rapporter une passion pour le symbolisme au point que le critique français Gustave Soulier le compare dans un article de la *Revue blanche* de 1901, à Maurice Maeterlinck, l'auteur de *Pelléas et Mélisande*.

Le traitement de ce dessin construit à l'aide de longs traits verticaux de crayon de densités variables confère à la représentation architecturale, vide de présence humaine et qui semble noyée sous la neige, un côté fantasmatique. Il est néanmoins possible de repérer certains détails réalistes. En particulier, au-delà d'un réverbère, au pied de la porte monumentale du bâtiment, on aperçoit une grille permettant de tenir éloignés les curieux, ainsi que, devant et sur les côtés, des sculptures animalières. Ces éléments évoquent et l'Angleterre et la peinture du peintre britannique John Atkinson Grimshaw. Si tel est bien le cas, ce dessin peut être daté de 1904-1907, période durant laquelle Le Sidaner s'est rendu à plusieurs reprises à Londres.

DL



Edgard MAXENCE

(Nantes, 1871 - La Bernerie-en-Retz, 1954)

Portrait de femme

1901

Fusain et craie blanche sur papier

32,5x25 cm / 56,5x39,5 cm encadré

Dédicacé, signé et daté à droite « Hommages respectueux / à Madame Frédérique de Faye / E. Maxence / 1901 »

Ce portrait d'une jeune femme au visage doux et mystérieux, portant une coiffe d'inspiration médiévale, illustre parfaitement le style d'Edgard Maxence. Les traits du modèle rappellent ceux de certaines figures féminines présentes dans ses œuvres emblématiques, telles que *Femme à l'orchidée* ou *Fleurs du lac*, toutes deux réalisées en 1900. Il pourrait s'agir de Jeanne Job-Bardou, modèle identifié du premier tableau, qui fut repris pour l'affiche pour le papier à cigarettes Job.

Edgard Maxence, exposant régulier au Salon des artistes français depuis 1894, connaît un vif succès au tournant du siècle. Son univers singulier, marqué par le symbolisme, s'inscrit dans la lignée de Gustave Moreau, son maître, et des peintres préraphaélites, dont il partage le goût pour le mystère et le rêve. Ses *Fleurs du lac* lui valent d'ailleurs la médaille d'or à l'Exposition Universelle de 1900. Artiste aux multiples facettes, Edgard Maxence explore une grande variété de techniques : l'huile bien sûr, mais aussi l'aquarelle, le pastel, le fusain, la gouache, la cire ou encore la tempera. Dans ce dessin, l'usage de la craie blanche donne au visage du modèle une pâleur presque irréelle, renforçant son aura fantasmagorique.

L'œuvre porte une dédicace à Frédérique de Faye, pianiste et compositrice bretonne née la même année qu'Edgard Maxence. Celui-ci manifeste un intérêt profond pour la musique, qu'il intègre fréquemment dans ses compositions à travers des représentations de musiciennes ou de chanteuses.

SP



Adrien MOREAU-NÉRET

(Paris, 1860 - Paris, 1944)

Harmonie

Aquarelle sur papier

39x49 cm à vue / 54x64 cm encadrée

Signée en bas à gauche « A. Moreau-Néret »

Bordures latérales brunies et présentant de petites taches



Cette aquarelle comporte plusieurs motifs distinctifs du répertoire décoratif d'Adrien Moreau-Néret, tels que la joueuse de cithare (une allégorie de la musique), les paons blancs, des végétaux stylisés ou le banc circulaire, éléments qui figurent dans plusieurs autres de ses œuvres comme *L'Ouïe*, un décor réalisé pour la mairie du X^e arrondissement de Paris, *Harmonie*[1], une peinture décorative non localisée, mais aussi un carton de vitrail, la *Musique sacrée*[2] ou encore un carton de tapisserie, la *Musique*[3].

Elle peut être tout particulièrement rapprochée de la grande peinture à l'huile *Harmonie d'automne* conservée au musée des beaux-arts de Tours, datant de 1891, qui fut commandée par l'État et exposée au Salon des artistes français en 1899. Si notre aquarelle reprend la posture et les vêtements inspirés de la Renaissance de la jeune musicienne, les jeunes femmes assises derrière elle dans *Harmonie d'automne* ont disparu et elle est désormais entourée de paons blancs, symboles de résurrection et de pureté.

L'emploi d'une gamme chromatique originale opposant un bleu très soutenu à des teintes orangées assez pâles et le vert tendre du gazon à des touches de rouge sur les pétales des roses trémières contribue à conférer à la scène une atmosphère étrange, qui nous rappelle qu'Adrien Moreau-Néret a exposé en 1893 et 1897 avec la Société Rose+Croix.

[1] Œuvre reproduite en planche 8 dans Léon Roger-Milès, *Les peintures décoratives de Moreau-Néret*, Paris, Armand Guérinet, 1905.

[2] *Ibid*, planche 48.

[3] *Ibid*, planche 85.

SP

Olof THUNMAN

(Uppsala (Suède), 1879 – Knivsta (Suède), 1944)

La Ferme dans la plaine

Encre et fusain sur papier

22,1x37,1 cm à vue / 33 x 47 cm encadré

Signé en bas à droite « Olof Thunman »



Peintre, dessinateur, poète et compositeur suédois originaire d'Uppsala, Olof Thunman étudie à la Royal Académie des Beaux-Arts de Stockholm entre 1902 et 1906. Élève talentueux, il participe dès 1905 à l'exposition inaugurale du groupe Konstnärslaget, aux côtés de neuf autres jeunes artistes suédois, dont John Bauer et Arvid Werner Sundblad.

L'œuvre plastique d'Olof Thunman se compose principalement de paysages, qui peuvent se répartir en deux grandes catégories : d'une part, des marines à l'huile où il explore notamment les motifs de vagues ou de bateaux en s'attachant à retranscrire les ciels chargés et les effets de lumière dans un style proche de l'impressionnisme ; d'autre part, des vues de la région d'Uppland, au nord de Stockholm, exécutées à l'encre, au pastel et à la craie, avec un traitement beaucoup plus graphique.

Le dessin que nous présentons appartient à ce second registre. Il représente les bâtiments d'un corps de ferme au milieu de la plaine, plongés dans le silence d'un paysage nocturne, sous un ciel éclairé seulement par un croissant de lune. À l'aide de tracés à la plume d'épaisseur variée et d'aplats de fusain, Thunman joue sur les contrastes d'ombre et de lumière pour modeler les volumes et donner de la perspective et de la profondeur à la scène. Bien qu'aucun personnage ne soit représenté, les maisons aux fenêtres illuminées suggèrent discrètement une présence humaine, renforçant l'atmosphère poétique et contemplative de l'ensemble.

SP

En quatrième de couverture:

Henri Harpignies

Promeneur sur les hauteurs de Cannes

(détail)

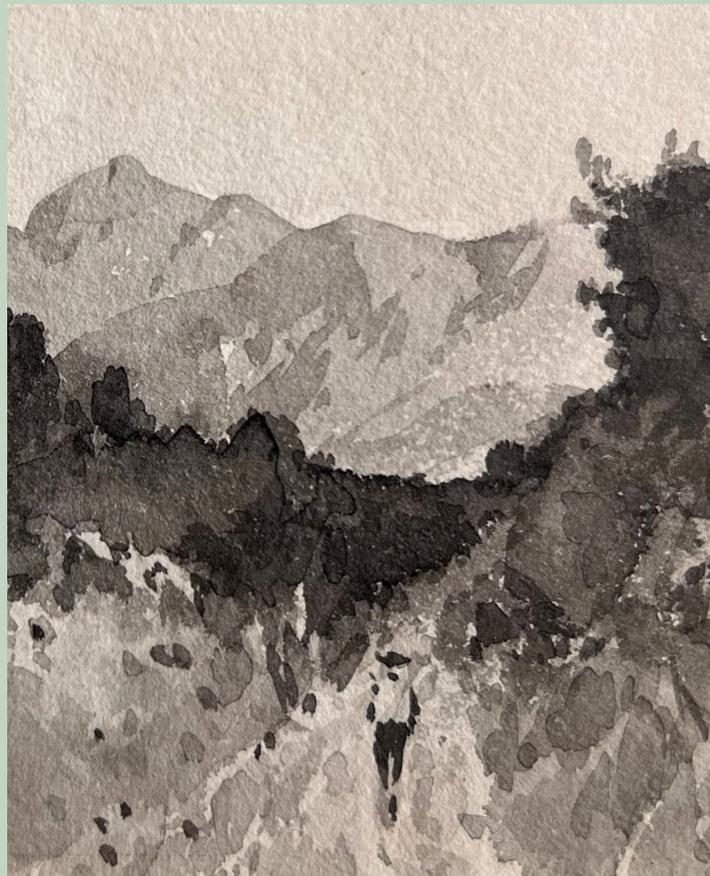
Contact

Stéphanie Prenant

Fondatrice

+33 6 30 67 38 45

stephanie.prenant@1900sp.com



1900sp.com



1900bysp



1900bysp